

Les indigents de la mémoire

De la difficulté d'honorer les disparus de la dictature brésilienne

Jeanne-Marie Gagnebin



Édition électronique

URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2409>
DOI : 10.4000/socio-anthropologie.2409
ISSN : 1773-018X

Éditeur

Publications de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2016
Pagination : 23-32
ISBN : 978-2-85944-990-2
ISSN : 1276-8707

Référence électronique

Jeanne-Marie Gagnebin, « Les indigents de la mémoire », *Socio-anthropologie* [En ligne], 34 | 2016, mis en ligne le 09 février 2017, consulté le 15 juin 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2409> ; DOI : 10.4000/socio-anthropologie.2409

Les indigents de la mémoire¹

De la difficulté d'honorer les disparus de la dictature brésilienne

JEANNE-MARIE GAGNEBIN

Résumé

Cet article se penche sur l'importance des rituels funéraires et de la sépulture comme signe de la présence des morts dans la mémoire des vivants. Il tente de montrer comment cette exigence d'enterrer les morts oriente le travail poétique depuis *l'Iliade*, et comment elle échoue dans le douloureux contexte des « disparus » de la dictature militaire au Brésil, à partir de l'analyse de deux textes récents, entre fiction et témoignage, de Bernardo Kucinski. Il conclut en s'interrogeant sur le peu de cas manifesté à l'égard de personnes pauvres trouvées dans la rue : alors que celles-ci pourraient être facilement identifiées, elles sont enterrées anonymement dans des fosses communes sans aviser les familles qui demeurent en quête de leurs « disparus » pendant des années.

Mot-clés : *disparus, sépulture, dictature militaire, Brésil, Bernardo Kucinski*

Abstract

This article reflects on the importance of funeral rites and burials as signs of the presence of the dead in living memory. It aims at showing how this necessity of burying the dead guides the poetic production since the *Iliad* and, analysing two recent texts written by Bernardo Kucinsky and situated between fiction and testimony, how it fails in the painful context of the *disappeared* from the military dictatorship in Brazil. The problem eventually arises of how is usually neglected to bury ritually poor people, putting them in common graves while they could be easily identifiable, and without telling their families who are still looking for their “disappeared” parents.

Keywords: *disappeared, burial, military dictatorship, Brazil, Bernardo Kucinski*

¹ Ce texte a été traduit, amélioré et adapté par Marc Berdet, en collaboration avec l'auteure, à partir d'une première version publiée en portugais dans *Percurso* n° 52, São Paulo, juin 2014, p. 35-41.

« Un mort n'a pas besoin d'être
tué deux fois² »

Sôma/Sêma

L'Iliade est un texte difficile³. Seul le pénétre qui, suivant la piste ouverte par Jean-Pierre Vernant⁴, perçoit le mouvement parallèle entre les deux thématiques majeures de ce poème : mourir d'une belle mort et célébrer de dignes rituels funéraires. C'est seulement par là que le lecteur contemporain peut endurer les interminables descriptions de batailles et de cérémonies funèbres.

Pourquoi commencer cet article avec l'épopée grecque ? Pas seulement par déformation de professeur de philosophie. Mais parce qu'émerge, peu à peu, de ce chant premier et poème originel de l'Occident, précisément, la certitude que l'on se souvient, que l'on chante et que l'on écrit pour ne pas oublier les morts. Et en particulier, dans ce poème viril et guerrier, les héros morts. Au-delà de la seule volonté épique persiste pourtant, à la manière du héros se faisant paradigme d'une vie valant la peine d'être vécue, le lien entre la parole et la mémoire. Ce lien prend deux faces dans l'obligation de sépulture : le *sôma* (le cadavre dans le grec d'Homère) ne peut pas rester sans protection, livré aux animaux, mais doit être brûlé, et les os recueillis, mis à l'abri dans un *sêma*, une sépulture. Le lien entre somatique et sémantique émerge des beaux discours d'Hector, peut-être le plus humain de tous les héros de *L'Iliade*, lorsqu'au chant VII, alors qu'il propose un combat singulier aux Achéens, il demande, s'il meurt, que son cadavre soit rendu à sa famille, et, s'il vainc, que l'on érige un tombeau en l'honneur de l'ennemi tué, manière de rappeler sa gloire (*kleos*) au combat.

À la différence des autres animaux, les humains parlent, se souviennent et sont enterrés. Se répondent la sépulture de mot – le poème – et la sépulture de pierre – dernier signe d'une vie qui fut. Il est interdit de profaner un cadavre : Achille lui-même doit obéir à cette loi et rendre le corps d'Hector à son père. Dans le dernier chant de *L'Iliade*, le cadavre d'Hector est emmené par son père pour être honoré par des funérailles humaines – et même Achille cesse d'être un lion sauvage qui aimerait dévorer sa victime ; il retrouve son humanité. Quelques siècles plus tard, contre la volonté de l'État (incarné par Créon le tyran), Antigone lave le corps de son frère et éparpille terre et poussière sur sa dépouille pour tenter d'éloigner les animaux sauvages. Dans ce geste de piété impuissante, elle réaffirme que même les ennemis de la cité ont droit à des rites funéraires et à

2 Sophocle (1999), *Antigone*, trad. Robert Pignarre, Paris, Flammarion, vers 1 030.

3 Homère (1995), *L'Iliade*, trad. Frédéric Mugler, Paris, Actes Sud.

4 Vernant J.-P. (1989), *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard.

une sépulture, qu'ils ne peuvent pas disparaître de la mémoire pour la simple raison que leur corps disparaîtrait⁵.

Matzeiva /Veillée funèbre

En 2011, Bernardo Kucinski, professeur à la retraite de l'université de São Paulo et journaliste reconnu, publie un roman proche du récit autobiographique, *K. Récit d'une quête*⁶. Trois ans plus tard paraît un volume de « contes » sur la même thématique, *Tu reviendras chez moi*⁷. De quoi s'agit-il ? Les deux ouvrages parlent des morts, disparus et torturés sous la dictature militaire au Brésil. Ils parlent aussi de ceux qui leur ont survécu. Le personnage principal de *K.* est un vieux monsieur juif d'origine polonaise émigré au Brésil qui tente, avec quelques amis à São Paulo, de préserver le yiddish par des recherches littéraires et linguistiques. Pour le volume de « contes », Bernardo Kucinski s'est inspiré, entre autres, de récits entendus auprès d'amis et d'autres recueillis par les diverses Commissions de vérité récemment créées au Brésil⁸.

Ce sont des livres engagés sans être dogmatiques. Non pas des récits historiques, mais des récits entre fiction et témoignage. Des œuvres sur les difficultés et la nécessité de se remémorer, en particulier de se rappeler des morts, y compris ceux dont on ne sait pas s'ils sont morts, les disparus ; et ceux dont on ne se souvient même pas des noms. Kucinski semble reprendre l'exigence d'une « mémoire des sans noms » dont parlait Walter Benjamin⁹. En même temps, il n'y a aucune complaisance pour une mémoire pleurnicheuse. Au contraire : se souvenir du passé et oser agir au présent sont deux activités entrelacées. Le vieux monsieur, K., est saisi d'effroi lorsqu'il se rend compte que sa fille ne l'appelle plus depuis dix jours. Bernardo Kucinski décrit, même si c'est par une fiction – et d'ailleurs, comment faire autrement lorsque quelqu'un disparaît sans laisser la moindre trace ? – la disparition de sa sœur, Ana Rosa Kucinski, professeure de chimie à l'université de São Paulo, et de son mari,

5 Sophocle (1999), *Antigone*, trad. Robert Pignarre, Paris, Flammarion.

6 Kucinski B. (2013), *K. Relato de uma busca*, São Paulo, Cosacnaify [Kucinsky B. (2015), *K.*, trad. Antoine Chareyre, La Roque d'Anthéron, Éditions Vents d'ailleurs].

7 Kucinski B. (2014), *Você vai voltar pra mim*, São Paulo, Cosacnaify.

8 Suite aux injonctions de la Cour Interaméricaine de Droits Humains de l'Organisation des États Américains (OEA), la présidente du Brésil, Dilma Rousseff, institua solennellement, en novembre 2011, la Commission nationale de vérité (CNV), composée de sept membres de la société civile. Se créèrent alors, spontanément, plusieurs commissions de vérité dans diverses institutions (par exemple, dans de nombreuses universités) et dans divers états de la fédération. La CNV rendit son rapport en décembre 2014, il resta, hélas, lettre morte dans ses recommandations. On peut le consulter en ligne : <http://www.cnv.gov.br>.

9 Benjamin W. (1974), « *Dem Gedächtnis der Namenlosen ist die historische Konstruktion geweiht*, *Gesammelte Schriften*, I-3, p. 1241, Frankfurt/Main.

le physicien Wilson da Silva, dont on n'a jamais retrouvé les corps. Aperçus ensemble pour la dernière fois le 22 avril 1974, ils furent très certainement kidnappés puis assassinés par la répression militaire – même s'il n'y a jamais eu aucun document, aucune archive, aucun témoignage à ce sujet.

K., le père, réalise stupéfait non seulement l'absence étrange de tout signe de vie de la part de sa fille, mais aussi la défaillance de sa propre présence à ses côtés. Depuis la mort de sa première femme, la mère de ses enfants, il s'est remarié, sans sembler pour autant heureux avec sa nouvelle femme (qui, en outre, ne s'entendait pas bien avec Ana). Mais, bien au-delà de son second mariage, K. découvre combien ses études de yiddish l'ont éloigné du présent brésilien et de la vraisemblable lutte de sa fille contre la dictature. Le trait le plus poignant du livre me semble cette confluence, au premier abord conflictuelle, entre deux mémoires : la mémoire de la persécution des juifs, y compris en Pologne avant la Shoah, puis après la Shoah dans l'Europe entière, où moururent nombre de ses proches ; et la mémoire du présent, c'est-à-dire la réflexion critique sur la prise du pouvoir par les militaires au Brésil, le durcissement de la répression après l'AI 5 [Acte institutionnel n° 5 du 13 décembre 1968¹⁰] et la disparition d'un certain nombre d'étudiants et autres militants qui s'ensuivit, selon une rumeur à laquelle K. n'avait pas donné d'emblée toute l'attention qu'il aurait dû. Absorbé par le soin porté à cette belle langue morte qu'est le yiddish, K. comprend qu'il n'a pas écouté les vivants :

Mais comment n'a-t-il pas pu percevoir le tumulte des temps nouveaux, lui pourtant si instruit en politique ? Qui sait, cela aurait peut-être été différent si, au lieu des amis écrivains du yiddish, cette langue morte que seuls quelques vieux parlent encore, il avait prêté plus d'attention à ce qui se passait au pays en ce moment ? Qui sait ? Qu'importe le yiddish ? Rien du tout. Une langue-cadavre, ça oui, qu'ils pleuraient lors de leurs réunions hebdomadaires, au lieu de s'occuper des vivants¹¹.

¹⁰ Pour une solide synthèse publiée récemment sur l'histoire du Brésil qui reprend les travaux les plus récents sur les méfaits de la dictature et la gestion actuelle de son héritage, voir Schwarcz L. M. et Starling H. M. (2015), *Brasil: uma biografia*, São Paulo, Companhia das Letras, p. 437-497. Pour une histoire détaillée de la dictature, voir l'histoire désormais classique, en 5 tomes, écrite par un journaliste de *La Folha de São Paulo*, Elio Gaspari. Gaspari E. (2002), *A ditadura envergonhada*, São Paulo, Companhia das Letras ; Gaspari E. (2002), *A ditadura escancarada*, São Paulo, Companhia das Letras ; Gaspari E. (2003), *A ditadura derrotada*, São Paulo, Companhia das Letras ; Gaspari E. (2005), *A ditadura encurralada*, São Paulo, Companhia das Letras ; Gaspari E. (2016), *A ditadura acabada*, São Paulo, Companhia das Letras [Note du traducteur].

¹¹ Kucinski B., *K. Relato de uma busca*, op. cit., p. 13-14.

Le yiddish importe peut-être plus que ne semble croire cette observation désespérée. Car il faut se souvenir de tous les persécutés, juifs, arméniens, chiliens, argentins – et la liste n'est pas complète – qui pensaient trouver un refuge au Brésil et furent persécutés pendant la dictature. Vladimir Herzog est présent dans ce livre entre les lignes de la narration. En particulier lorsque K., un an après la disparition de sa fille, va au cimetière juif de Butantã pour demander l'érection d'une *Matzeiva*, cette « stèle placée sur la sépulture, en général un an après l'enterrement », comme le précise une note en bas de page. Le responsable du cimetière, vaincu mais pas convaincu par l'argument de K. qui lui fait remarquer que, même en l'absence de corps enterrés, une stèle se dresse à l'entrée du cimetière en hommage aux morts de l'Holocauste, exige l'autorisation d'un rabbin. K. en choisit un de la tendance « moderne », comme on dit, parce qu'il sait que sa demande est pour le moins étrange. Si étrange que le rabbin en question l'afflige d'une longue péroraison sur l'absence de corps pour conclure sur l'impossible d'une sépulture. Le narrateur fait l'observation suivante :

Encore quelques mois et cela changera, quand un autre rabbin, plus moderne encore, venu des États-Unis, officiera pour la messe œcuménique pour un journaliste juif assassiné par les militaires. K. est un peu en avance sur son temps¹².

L'allusion à la messe consacrée à Vladimir Herzog est un bel hommage à Dom Paulo Evaristo Arns, qui ouvrit la cathédrale de la Sé (au centre de São Paulo) en l'honneur de ce journaliste juif victime de la répression¹³. C'est aussi une reprise de l'appel du Cardinal Arns à la nécessité de dépasser les séparations religieuses ou idéologiques pour s'unir dans une résistance commune à la dictature et à la torture. Mais K. ne trouve pas la même ouverture chez le représentant de sa religion. Le rabbin persiste à trouver qu'un cadavre est nécessaire pour pouvoir autoriser une stèle, comme si la mémoire des vivants pouvait seulement être mise en branle en présence d'un corps mort :

L'absence de stèle équivalait à dire qu'elle [sa fille] n'avait pas existé, et cela n'était pas vrai : elle avait existé, était devenue adulte, avait développé une personnalité, s'était créé son monde,

¹² *Ibid.*, p. 77.

¹³ Cette célébration œcuménique eut lieu le 31 octobre 1975, soit 4 jours après le prétendu « suicide » du journaliste dans la cellule de sa prison. Malgré l'interdiction de manifestation du gouvernement et la forte présence policière, plus de 10 000 personnes comparurent à la Sé, restant parfois sur la place quand l'église fut pleine. Voir Schwarcz L. M. et Starling H. M. (2015), *Brasil : uma biografia*, op. cit., p. 471-472.

formée à l'université, mariée. L'absence de cette stèle fait souffrir K. comme d'un désastre de plus, une punition supplémentaire pour s'être éloigné de ce qui, juste sous ses yeux, s'était passé avec sa fille¹⁴.

Stèle comme *sêma*, signe du corps mort et de la mémoire du vivant qui mourut mais qui persiste dans la mémoire. L'absence du lien intermédiaire – du cadavre – répète, pour le drame des disparus de diverses dictatures, l'épisode sinistre des responsables des camps nazis obligeant Primo Lévi et ses compagnons de camp, les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale (c'est-à-dire lorsqu'il devint clair que l'Allemagne nazie allait être vaincue), à déterrer les milliers de cadavres de leurs camarades jetés dans des fosses communes pour les brûler dans de gigantesques fourneaux : les nazis dirent alors à Primo Lévi que personne ne croirait son récit parce qu'il ne subsisterait aucune trace de ces morts, pas même leurs os, pas même leurs noms¹⁵. Ils préparaient l'histoire négationniste. Les militaires brésiliens, eux, préparaient l'impossibilité d'établir la vérité, surtout celle qui pourrait prouver la torture et l'assassinat : sans le corps, comment être sûr que la mort et les supplices furent bien réels ?

Désolé, K. tente encore, tel le poète épique de jadis, de composer un livret, un bulletin, « une stèle en forme de livre¹⁶ » pour pouvoir garder la mémoire de sa fille et envoyer ce souvenir à ses amis et ses proches. Il recueille des matériaux, des photographies, des témoignages d'amies de sa fille et confie tout ce matériel à une petite imprimerie de son quartier qui avait appartenu à un vieil anarchiste italien. Le fils de ce dernier, qui imprime désormais des faire-part de mariage, des cartes de visite et des factures, refuse à grands cris d'imprimer le livret sur la disparue, une subversive, une communiste.

Ce fut sans cris que l'université de São Paulo finit, elle, de faire disparaître la disparue. Avec la majorité des votes et seulement deux blancs¹⁷, la Congrégation de l'Institut de chimie se coula dans le rapport de la « commission en cours » du Rectorat de l'université, et licencia officiellement, 19 mois après sa disparition, la professeure Ana Rosa Kucinski pour « abandon de fonction¹⁸ ».

14 Kucinski B., *K. Relato de uma busca*, op. cit., p. 79.

15 Lévi P. (1989), *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, trad. André Maugé, Paris, Gallimard.

16 Kucinski B., *K. Relato de uma busca*, op. cit., p. 82.

17 Treize votes en faveur, deux abstentions.

18 *Ibid.*, chapitre intitulé « A reunião da Congregação » [« La réunion de la Congrégation »]. Voir aussi à ce sujet l'article de Álvaro Pereira Júnior, *Folha de São Paulo*, 26 avril 2014, cahier E, p. 14 : « A dor de não saber » [« La douleur de ne pas savoir »]. L'Institut demanda pardon à la famille de Ana Rosa Kucinski 40 ans après sa disparition. On érigea une sculpture en son hommage dans les jardins de l'Institut et la démission fut révoquée.

Dans son second ouvrage de « fiction », *Você vai voltar para mim* [*Tu me reviendras*], publié en 2014, l'un des contes, « O Velório » [« La veillée funèbre »], reprend la thématique des funérailles et du corps mort, du *sôma*. Voici à nouveau un père qui veut enterrer son fils mais qui, cette fois-ci, y parvient. Monsieur Antunes est vieux, sent que la mort est proche et souhaite enterrer son fils avant de disparaître. Il achète un beau cercueil, invite tout le monde... et tout le monde vient : les voisins, les frères et sœurs, les beaux-frères et les belles-sœurs, tous avec leur descendance, mais aussi les amis du mort, plus très jeunes, et les vieilles filles qui ne disent plus du mal du fils décédé – et même, venus dans une voiture noire, « le préfet Belisário, le délégué de la police, dr. Costa, et le curé, le père Gonçalves¹⁹ ». Le conte ressemble à la chronique d'une petite ville de l'intérieur du pays avec ses pointes humoristiques, ses verres de *Guaraná* [une boisson gazeuse et sucrée], de nombreux *salgadinhos* [chips et gâteaux apéritifs], et l'ambiance festive d'une veillée funéraire qui réunit « toute la ville », comme le constate à plusieurs reprises, réjoui, le vieux père. Le lecteur perçoit d'emblée qu'il n'y a personne dans le cercueil, tout juste une veste et une paire de chaussures appartenant à Roberto, le fils disparu. Il n'y a pas de corps, mais il y a veillée funèbre et enterrement, dans un geste à la fois joyeux et respectueux propre à une mémoire communautaire – il y a toute la ville –, solidaire avec les familles des disparus. Geste utopique en un certain sens, parce que l'une des grandes ruses des gouvernements brésiliens successifs, militaires comme démocratiques, consista à réduire le débat sur les disparus, les torturés et les morts à une discussion de cas singuliers et individuels concernant seulement quelques familles endeuillées, ou des citoyens revanchards qu'on pourrait apaiser à coups d'indemnisations. C'est ainsi qu'est laissée pour compte la dimension citoyenne et collective d'un pays, doté d'un passé commun et, du même coup, d'un présent et d'un futur que tous ses habitants auraient à inventer. Pour le dire autrement : la remémoration comme acte politique n'a pas eu lieu.

Dans ce contexte, le conte de Kucinsky indique autre chose que l'évocation plaisante d'une vie, à l'intérieur du pays, plus à l'abri : il indique qu'une joie singulière serait possible si les morts pouvaient seulement être présents à la mémoire de tous.

Fosse commune

En 2014, on commémora les 50 ans du coup d'État militaire au Brésil. La plupart des disparus de la dictature restent sans sépulture, et l'on ne sait d'ailleurs toujours pas s'ils sont morts, ni comment. Certains militaires haut-gradés moururent en laissant des documents

19 Kucinski B., *Você vai voltar para mim*, op. cit., p. 54.

révélateurs qui jettent une nouvelle lumière sur ces morts sans sépulture. D'autres encore ont admis avoir torturé, tué et fait disparaître des corps. Ce fut le cas du colonel Paulo Malhães, qui fit une déposition à faire froid dans le dos auprès de la Commission de vérité de Rio et dans divers journaux de la ville. Il raconte notamment l'odyssée du cadavre du député disparu Rubens Paiva, enlevé chez lui le 20 janvier 1971, mort sous la torture, mais dont le corps ne fut jamais retrouvé. En effet, selon un article du *Globo* d'avril 2014 qui semble avoir bénéficié d'informations d'autorités de l'époque, dont la Commission de vérité²⁰, elle, n'a pas bénéficié, le cadavre fut d'abord enterré dans le quartier de Alto da Boa Vista, au nord de Rio, puis déterré par peur qu'on ne le découvre lors de l'ouverture d'une route à proximité. Transporté jusqu'au sud de la ville, dans la zone Recreio dos Bandeirantes, pour y être enterré, il fut à nouveau déterré deux années plus tard et embarqué dans un hors-bord du Yacht-club de Urca, pour être finalement jeté à l'eau alors que les courants maritimes étaient propices. Ce soin porté à la disparition des cadavres est commun à toutes les dictatures du cône Sud, comme si mers et déserts constituaient, dans leur beauté, l'emblème définitif de la vanité et de la fragilité de la mémoire.

Fosse commune et pauvreté

Mais il n'y a pas que les personnages politiques du passé. Chaque jour fournit encore aujourd'hui son lot de personnes disparues, fussent-elles « secondaires » aux yeux de l'histoire et du pouvoir : ces personnes mortes non pas « de faim » ou « de froid », mais « de rue », comme le disent les plus avertis. D'après certaines associations comme « Les mères de la Sé » et l'Association brésilienne de recherche et de défense des disparus, dans l'État de São Paulo, on

²⁰ *O Globo* du 16 mars 2014. « MP vai denunciar 4 militares pela morte de Rubens Paiva » [« Le Ministère public s'apprête à dénoncer 4 militaires pour la mort de Rubens Paiva »]. La Commission de vérité avait-elle libéré une parole dont elle n'était pourtant pas bénéficiaire ? Alors au plus fort de son activité d'enquête, celle-ci avait pu éclaircir les faits relatifs à la disparition, à la torture et à la mort de Rubens Paiva, mais pas à son destin posthume. Deux semaines après que la question ait été posée, un septuagénaire donnait, sous couvert d'anonymat, cette réponse au journaliste du *Globo*, Chico Otavio. Ce colonel réformé avait en effet participé à nombre d'opérations du Centre d'informations de l'armée (CIE) lors du moment le plus sanguinaire du régime militaire, entre 1969 et 1974, et pouvait indiquer les lieux successifs où le corps avait été enterré puis déterré par les agents du DOI. L'article de Wikipédia qui relate la promenade macabre du cadavre de Rubens Paiva se fonde exclusivement sur cet article du *Globo*. On trouve cependant d'autres informations sur les formidables bases de données rendues disponibles par la Commission de vérité sur son site (<http://www.cnv.gov.br/>) et par le projet *Brasil nunca mais* qui, initié en 1979, a récemment rendu ses documents publics sous une forme digitale (<http://bnmdigital.mpf.mp.br/#1/>) [Ndt].

compte aujourd'hui en moyenne 60 disparus par jour²¹. Nombreux sont ceux qui meurent de vieillesse, de maladie ou de fatigue, à l'hôpital ou dans la rue. La plupart ont leurs papiers dans leur sac, le fameux RG [Registre général], l'« identité ». Mais lorsqu'ils sont pauvres – ou « indigents », comme on aime mieux dire²² – lorsque personne ne vient réclamer leur corps dans le délai prévu par la loi (72 heures après le décès), quand les proches se perdent, comme K. l'avait fait, entre les diverses délégations de police, hôpitaux, IML [Institut médico-légal] et autres SVO [Service de vérification des décès], et qu'ils ne parviennent pas à les retrouver dans les trois jours requis, alors les cadavres, même s'ils portaient leur « identité » voire un portefeuille contenant les contacts d'amis ou de proches, partent pour les cimetières de Vila Formosa ou de Perus pour y être enterrés dans les tombes des indigents, ou dans les fosses communes. C'est dans ce même cimetière de Perus que furent enterrés, anonymement, plusieurs disparus politiques. Dans le Brésil actuel, ce ne sont plus les « terroristes » qui disparaissent, ni seulement ceux qui gênent l'agrobusiness. Les familles des pauvres abattus par la police ou des « indigents sans RG » ne sont pas averties. Même si le corps est là, la sépulture n'arbore pas le nom du mort. Suffirait-il d'être pauvre pour ne pas avoir de nom ? La question ne peut être tue.

Car ici, la belle tradition classique ne nous aide pas. Si Homère consacre tout un chant de l'*Illiade* aux funérailles de Patrocle, il laisse une foule de soldats inconnus – ces troyens dont le sang rougit le cours du Scamandre – sans nom. Et cela continue encore aujourd'hui : seuls les héros, princes ou généraux, ont droit au *kleos*, à la gloire et au tombeau. Doit-il en être toujours ainsi ?

Bibliographie

- Folha de São Paulo, avril-mai 2014.
 Gaspari E. (2002), *A ditadura envergonhada*, São Paulo, Companhia das Letras.
 Gaspari E. (2002), *A ditadura escancarada*, São Paulo, Companhia das Letras.
 Gaspari E. (2003), *A ditadura derrotada*, São Paulo, Companhia das Letras.
 Gaspari E. (2005), *A ditadura encurralada*, São Paulo, Companhia das Letras.
 Gaspari E. (2016), *A ditadura acabada*, São Paulo, Companhia das Letras.
 Homère (1995), *L'Illiade*, trad. Frédéric Mugler, Paris, Actes Sud.

²¹ *Folha de São Paulo*, mercredi 23 avril 2014, cahier « Quotidien », p. C1.

²² Sur cette découverte d'une enquête de la promotrice Eliana Vendradini (Ministère publique de São Paulo), à propos des « indigents » disparus, sur les souffrances des familles et le procès que le Ministère publique va tenter à l'État de São Paulo, voir le journal *Folha de São Paulo*, 22, 23, 27 avril et 4 mai 2014.

- Kucinski B. (2013), *K. Relato de uma busca*, São Paulo, Cosacnaify [Kucinsky B. (2015), *K.*, trad. Antoine Chareyre, La Roque d'Anthéron, Éditions Vents d'ailleurs].
- Kucinski B. (2014), *Você vai voltar pra mim*, São Paulo, Cosacnaify.
- Levi P. (1989), *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, trad. André Maugé, Paris, Gallimard.
- Schwarcz L. M. et Starling H. M. (2015), *Brasil: uma biografia*, São Paulo, Companhia das Letras.
- Sophocle (1999), *Antigone*, trad. Robert Pignarre, Paris, Flammarion.
- Vernant J.-P. (1989), *L'individu, la mort, l'amour*, Paris, Gallimard.